

## Monopolis

"Vas-y lance-le! cria Jules.

- Non pas encore, répondit-il, pas maintenant. Nous aurons tout le temps pour cela plus tard.

- Tu sais bien que tôt ou tard tu devras le faire. Si ce n'est pas maintenant, ce seras dans une ou deux heures. Et puis ce n'est pas correct, pense-donc à tous ceux qui l'ont fait. Moi le premier.

- Et si je tombe sur "boulangier" ou bien "militaire", crois-tu que je pourrais seulement y survivre?

- Ne dis pas de bêtises, chacun se fait à son métier et est bien heureux ainsi! Je ne connais personne qui ait été déçu par le sort.

- Et que fais-tu du vieux Jacques? Tu penses peut-être que c'est par satisfaction qu'il s'est tiré une balle dans la tête? Ah, ils sont bien protégés de toutes ces choses-là, les banquiers! Ils magouillent leurs petites affaires dans leurs tours d'ivoire, et se gardent bien de nous laisser à nos maigres occupations!

- Décidément on ne peut plus rester avec toi sans craindre de se faire arrêter. Tu sais aussi bien que moi qu'il ne faut jamais dire du mal des banquiers. Ils ont des yeux et des oreilles partout! Je te souhaite une bonne après-midi!"

Et Jules quitta la pièce en trombes, claquant la porte derrière lui. Le laissant seul face à son petit dé de verre. Son ami avait raison. Il ne pourrait pas y échapper. Il devait le lancer sur le champ. Il saisit le dé d'une main tremblante et le fixa longuement au creux de sa main. C'était un petit objet cubique et parfaitement translucide. Il étendit la main au-dessus de la petite table en bois, et prit une grande inspiration. Il ouvrit ses doigts et laissa glisser le dé, qui entama une chute interminable. L'impact de l'objet sur le bois résonna à travers tous ses membres. Puis le second, le troisième et le dé roula longtemps ainsi, avant de s'immobiliser complètement. Rien ne pouvait entraver le destin d'un homme, du moins pas celui d'un homme comme lui. Il n'avait toujours pas osé regarder le dé, mais il savait que ce qu'il allait voir déterminerait sa vie toute entière.

Il ouvrit les yeux et se pencha vers le dé. Sur la petite face de verre auparavant vierge, il put lire ces mots : "fortunam tibi ridet". Il ne connaissait pas cette langue, mais il comprit qu'il y avait en cela quelque chose d'inhabituel. Ce dé était censé déterminer son métier. S'il y avait

lu "coiffeur", il serait devenu coiffeur. S'il y avait eu un "pédopsychiatre", il aurait sur le champ enfilé une blouse et aurait filé à l'Académie de Médecine. Mais il ne connaissait aucun métier de ce nom. Son premier réflexe fut de tendre la main vers son téléphone pour prévenir Jules qui en savait sûrement plus que lui sur la question. Mais la main qui se posa alors sur son épaule l'arrêta net dans son élan. Il bondit de sa chaise et fit volte-face, pour se trouver nez à nez avec un petit homme chauve en costume bleu marine qui lui sourit et déclara : "La chance vous à sourit, Monsieur. Si vous voulez bien vous prendre la peine de me suivre."

Et, sans plus d'explication, il ouvrit la porte d'entrée en lui indiquant par un geste de la main de lui emboîter le pas, ce qu'il s'empressa de faire. Ils sortirent ensemble dans la rue, où l'attendait une superbe voiture aux vitres teintées. L'homme au costume bleu lui ouvrit la portière arrière et la referma derrière lui, avant de monter à l'avant du véhicule. Les sièges étaient en cuir noir et tout l'intérieur était envahi par un parfum synthétique qui prenait à la gorge.

"J'exige des explications! S'écria Raphaël qui commençait sérieusement à s'inquiéter.

- Que Monsieur s'apaise, il n'a rien à craindre, répondit calmement l'homme au crâne chauve. Monsieur désire-t-il que je mette un peu de musique?

- Je me fiche pas mal de votre musique! Je veux simplement que l'on m'explique cette mascarade incompréhensible!

- Je ne peux rien dire à Monsieur pour l'instant, mais que Monsieur soit certain qu'il sera renseigné sur toutes ses interrogations lorsque nous serons arrivés.

- Et puis-je du moins savoir où va le M<sup>o</sup>ssieur?

- Si Monsieur souhaite que je cesse de l'appeler Monsieur il n'a qu'à me le...

- Où va-t-on?

- A la Banque, Monsieur."

La Banque. C'était le lieu où vivaient et pullulaient toutes les personnes qu'il haïssait au plus profond de son être. C'était un lieu rempli d'aristocrates vicieux et pervers, dont l'unique passion était de jouer avec le sort de ceux qu'ils appellent "les infortunés".

Le monde dans lequel Raphaël vivait était en effet bien étrange. Le hasard, le destin, la chance étaient maîtres de toute choses. Un monde où la fortune ne prenait qu'un sens unique, à la fois chance et richesse, car le hasard seul faisait la réussite d'une personne. On distinguait ainsi deux classes sociales : les "infortunés", ceux à qui la chance n'avait jamais souri, qui vivent sans vraiment comprendre le sens de leurs actions, sans savoir comment ils en étaient

arrivés là. Et d'autre part se trouvaient les "banquiers" une oligarchie frauduleuse qui jouait avec la chance en étant sûr de gagner à tous les coups.

Et pourtant, personne ne pouvait tricher. Il était impossible de contrôler la fortune. Les métiers, l'argent, la politique, la justice, la législation : tout n'était régi que par le hasard. On lançait un dé, et on devenait professeur, boulanger ou agriculteur. Lorsqu'un homme était accusé d'un crime, un lancer de pièce décidait de s'il était innocent ou coupable. Désigné coupable, une roue en tournant fixerait son châtiment.

Personne n'était au-dessus de cette loi suprême. Les banquiers avaient cependant trouvé un moyen de faire tourner toujours la chance en leur faveur, une astuce purement et simplement mathématique. Ils leur suffisaient de ne jamais jouer, pour ne jamais perdre. Car une fois devenu banquier, il était aisé de le rester sans aucun risque. La probabilité de perdre étant bien plus élevée que celle de gagner, dans quelque domaine que ce soit, il suffisait d'attendre que les pauvres perdent pour récupérer ce qu'ils avaient perdu. Les pauvres eux, sont bien obligés de jouer. Ils doivent sans arrêt tenter la chance pour subsister, ou simplement par appât du gain. Raphaël, lui, venait par hasard de passer du côté de ceux qui avaient jusque-là dirigé sa vie.

"Nous y voici, Monsieur." Déclara le majordome en s'arrêtant au pied d'un immense gratte-ciel orné d'une gigantesque enseigne : "Banque de la fortune" en lettres dorées. Il connaissait ce bâtiment, de la même façon que tous les habitants de Monopolis le connaissaient. "Planque de l'infortune", comme la surnommait son ami Jules, tant il était persuadé que derrière ces vitres polies et luisantes se cachaient une masse grouillante de vieillards qui passaient leurs journées à compter leurs billets et les jours qu'ils leur restaient à vivre avant de s'en séparer. On racontait tellement d'histoires terrifiantes sur cet endroit, que Raphaël, sans pour autant leur accorder un crédit aucun, ressentait une appréhension grandissante à l'idée de pénétrer enfin dans cette forteresse, tiraillé entre l'envie de savoir, et le sentiment amer de trahison envers ses amis. Il gravit les quelques marches en marbre du perron, et le majordome au costume bleu lui ouvrit la grande porte de verre qui donnait sur le hall d'entrée de la Banque. Il se trouva alors au milieu d'une foule d'autres jeunes gens en costumes, qui allaient et venaient dans tous les sens, comme dans une véritable fourmilière. Mais un autre élément de la scène attira immédiatement son attention : un immense compteur était accroché sur le mur blanc. Il le contempla pendant un instant. L'étrange machine comportait douze chiffres, dont les derniers nombres ne cessaient de se modifier dans un cliquetis assourdissant.

"Admirable engin, n'est-ce pas monsieur Martin?"

Raphaël fit volte-face dans un sursaut et se retrouva nez à nez avec un homme tout à fait étonnant. Il devait avoisiner la cinquantaine, portait un chapeau haut-de-forme et une queue de pie noir. Son œil gauche était traversé par une fine balafre qui descendait du front jusqu'à la joue, et son petit œil valide le fixait derrière un monocle doré.

"Je... Oui, oui, tout à fait admirable! Répondit Raphaël, visiblement décontenancé. Mais qui êtes-vous donc? Vous m'avez surpris, monsieur... Monsieur....

- Langlois-Richel! Armand de Langlois-Richel, ministre de la justice.

- Oh! Eh bien ma foi, je suis ravi de vous rencontrer! Cependant, permettez-moi de vous demander comment se fait-il que vous connaissiez mon nom?

- Vous apprendrez bien vite, Monsieur Martin, qu'il n'y a que peu de choses qu'un banquier ne puisse découvrir. Mais suivez-moi, nous devons avant tout faire un tour au service des attributions."

Raphaël emboîta le pas au surprenant personnage et tandis qu'ils s'avançaient en direction du grand escalier central, il en profita pour poser la question qui lui trottait dans la tête depuis quelques minutes:

"Monsieur le ministre, quel était donc cette admirable machine dans le hall?

- C'est un compteur, il se contente d'afficher la somme précise d'argent qu'il reste dans les caisses de cette Banque."

Raphaël était habitué à compter l'argent qu'il dépensait chaque jour, pour acheter son pain et son jambon. La plus grosse somme qu'il ait eu à verser fut le jour où il avait dû acheter son petit appartement de trois pièces. Ce jour-là, il avait dessiné quatre chiffres sur un chèque avec un pincement au cœur. Douze chiffres! Était-ce seulement concevable? Il n'était même pas certain de savoir comment se lisait un tel nombre. Mais il avait déjà une première certitude, la "Banque de la fortune" portait bien son nom.

Lorsqu'ils eurent atteint le premier étage, Raphaël prit pleinement conscience du fossé qui s'était, en quelques instants, creusé entre lui et son ancienne vie. Le luxe ici s'opposait à la misère de la ville là-bas. Ici tout était propre, net, brillant. Les meubles ne connaissaient ni la poussière, ni l'usure du temps. Les horloges battaient la mesure ensemble dans un unique "tic-tac" régulier et les hommes et les femmes qui déambulaient de long en large dans ces couloirs de parquet ciré lui semblaient être tous identiques, tous vêtus du même uniforme impeccable. Ici, même les bruits de pas qui résonnaient étaient en accord. Dans la ville qu'il venait de quitter, les ruelles insalubres empestaient les ordures et l'essence et s'emplissaient du brouhaha incessant des passants et des automobiles qui crachent une fumée noirâtre qui le

faisait tousser si souvent. Et puis, à chaque coin de rue on rencontrait un clochard en loques, qui gueule en titubant : "La peste soit de la Banque et de ces chiens de banquiers!". Enfin le regard des gens lui avait toujours été insupportable, car chacun savait, que demain peut-être au détour d'un lancer de dés, il pouvait se retrouver aussi pauvre qu'immensément riche. Que la chance pouvait décider que ce mois-ci, monsieur Durand ne gagnerait que 1000 francs pour son poste d'informaticien, au lieu de 4000 francs comme le mois dernier. Alors Raphaël regarda la foule qui se pressait autour de lui dans l'escalier, et il pensa : "Ce ne sont que des rats déguisés en paons, et moi je m'apprête à les rejoindre dans leurs luxueux égouts." Tout à coup, la voix du ministre le sortit de sa rêverie et annonça:

"C'est ici que je vous laisse, monsieur Martin."

Raphaël remarqua qu'il se tenait maintenant devant une grande porte de chêne qui portait sur une petite plaque l'inscription : "Bureau des attributions".

- On va s'occuper de vous, continua monsieur Langlois-Richel. On va vous donner un costume et vous indiquer votre nouveau poste. Au hasard de vous revoir, Monsieur Martin!"

Raphaël balbutia quelques remerciements et observa l'homme s'éloigner puis se fondre dans la foule, avant de se retourner à son tour et de pousser la lourde porte de bois.

"Bonjour monsieur Martin! Suivez-moi par ici, nous allons vous trouver de quoi remplacer correctement votre tenue et vous attribuer un service."

C'était la voix douce et tremblante d'une vieille femme en robe noire, à demi pliée sur une canne au pommeau d'or qui représentait une tête d'aigle ou de corbeau. Raphaël ne put cacher sa surprise de voir une personne si âgée dans un tel endroit. "Je suis secrétaire ici depuis plus de vingt ans, dit-elle. Avant cela, j'étais plombière et encore avant..." Elle marqua une courte pause, hésitante, puis reprit: "Avant je ne me souviens plus. Mais sache au moins que la chance ne m'a pas toujours sourit, de même qu'à la plupart des gens qui vivent ici. On a souvent une mauvaise image des banquiers, mais chacun d'entre nous n'est pas né ainsi. Souviens-toi de cela mon garçon : la fortune n'a jamais connu de loi, car elle fait la loi. Tiens, celui-là t'ira parfaitement."

Elle lui tendait un magnifique costume qu'il enfila après avoir retiré ses propres vêtements. La taille était d'une telle exactitude qu'il eut cru que c'était du sur-mesure. Bientôt la vieille dame lui demanda : "Quel est le dernier chiffre du numéro inscrit dans poche de ta veste s'il te plaît?"

- C'est un 4, répondit-il sans vraiment comprendre le sens de la question.

- Excellent! Pour toi ce sera donc un chapeau melon, dit-elle en lui tendant la coiffe en question."

Il détestait ces chapeaux qu'il trouvait ridicules, mais il n'avait visiblement pas le choix. Le choix de toute façon, était aux yeux de tout le monde une idée parfaitement obsolète. Il n'y avait jamais de choix.

Vint ensuite le moment qu'il redoutait. Celui où il allait être assigné à un service. La vieille dame lui présenta un dé en or et lui fit signe de le lancer. Il soupesa l'objet et le fit rouler jusqu'au bout de ses doigts. Comme à chaque fois, le bruit du dé frappant le sol résonnait dans tout son esprit. Puis soudainement le dé s'immobilisa, et la femme déclara: " Bienvenue au département de la justice cher monsieur. Vous êtes avocat."

Alors il comprit. Il comprit que sa vie basculait irrémédiablement. Il passait du côté des traîtres et des pervers.

Sans vraiment savoir comment, il se retrouva, debout, dans un uniforme pittoresque et bouffant, aux côtés d'un homme. Un homme dont chaque trait lui était familier. Il murmura : "Jules..." Son ami se tourna vers lui, le regard noir, comme imprégné d'une rage ardente et de ses dents serrées sortit un sifflement de haine qui disait : "Mort aux banquiers, et aux rats de ton espèce." Et le juge déclara: "Maître Martin, qu'avez-vous à dire pour la défense de monsieur Jules Dupont. Accusé de vol et de récidive?"

- J'avais faim! Hurla Jules."

Raphaël n'avait à ce moment aucune idée de comment il en était arrivé là. Sept ans s'étaient écoulés depuis qu'il était arrivé à la Banque. Aujourd'hui, c'était Jules, son ami de toujours, qui était l'accusé. Alors il ouvrit la bouche et tenta de prononcer un mot, un seul, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Alors le juge déclara d'un ton solennel : "Quoique vous disiez, la fortune aura toujours le dernier mot. Vous êtes désigné..." Puis saisissant une pièce et l'envoyant tourbillonner dans les airs. "Coupable! Monsieur Jules Frédéric Dupont est aujourd'hui déclaré coupable du crime suivant : Vol de biens privés avec récidive. La roue décidera de votre sort, puisse la fortune vous être favorable." La roue tourna longtemps, mais il ne voyait plus rien alors, il entendit seulement le coup sec et cinglant du marteau qui frappa le bureau du juge avec ces mots : " La peine de mort!". Alors tout s'écroula autour de lui, et il sentit dans sa main gauche, un objet rond et fin, une pièce de monnaie, frappée de l'enseigne de la Banque et de cette devise: "La fortune ou la vie." Dans sa main droite il trouva un pistolet. Il ne savait comment il était arrivé là, mais il cria : " La chance m'a sauvé, mais la fortune n'a jamais connu de loi. Ce sera une pièce, quelle ironie, qui décidera de mon sort. Le hasard n'est pas justice, le hasard n'est pas richesse. Le hasard n'est rien d'autre que le nom que vous avez donné à ce que vous ne voulez pas comprendre. Et comme je suis né par le hasard, je mourrais par le hasard. Pile, je vivrais, et face, je meurs"

Alors Raphaël porta le canon du pistolet à sa tempe, et d'un bref coup de pouce, envoya la pièce tourner dans les airs.

(2711 mots)